

C H A P I T R E XXI.

Des Coliques.

§ 296. **L'**On donne ordinairement le nom de coliques à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre ; mais je n'entends ici , par ce mot , que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux.

Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes ; & la plupart sont des maladies chroniques , plus fréquentes parmi les gens désœuvrés des villes , ou les artisans sédentaires , que parmi le peuple des campagnes ; ainsi je ne parlerai que du petit nombre d'especes qui sont les plus communes dans les villages. J'ai prouvé plus haut que , dans quelques maladies , on tue , en cherchant à faire suer ; on tue dans les coliques , en voulant toujours chasser les vents avec des liqueurs spiritueuses.

Colique inflammatoire.

§ 297. L'espece de colique la plus violente , & la plus dangereuse , c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac ou des intestins. Elle commence le plus souvent , sans frisson , par une douleur violente dans le ventre ; la douleur augmente par degrés , le pouls devient vite & dur ; le malade sent

une chaleur brûlante dans tout le ventre, quelquefois il a une diarrhée aqueuse, d'autres fois il est plutôt resserré, avec des vomissements, ce qui est très-fâcheux; le visage devient rouge, le ventre se tend, on ne peut pas le toucher sans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême. L'altération est très-grande, & la boisson n'éteint point la soif; la douleur s'étend souvent jusqu'aux reins, où elle est très-vive; le malade urine peu, les urines sont brûlantes & rouges, il n'a pas un instant de sommeil, quelquefois il a des moments de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal, après que les douleurs sont parvenues au plus haut point, le malade commence à se plaindre moins; le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vite; le visage perd de sa rougeur, bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide; le malade tombe dans une rêverie sourde, il perd entièrement ses forces; le visage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, se refroidissent; la peau du ventre devient bleuâtre, il survient des foiblesses, & le malade périt. Il survient souvent, un moment avant la mort, une évacuation abondante par les selles, de matières extrêmement fétides, & c'est pendant cette évacuation que l'on meurt, avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'estomac, les symptômes sont les mêmes, mais la douleur se fait sentir plus haut, au creux de l'estomac,

l'on vomit presque tout ce qu'on prend, l'angoisse est horrible, & les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§ 298. La seule façon de la guérir, c'est :

1°. De faire une très-grande saignée au bras; elle diminue, presque sur le champ, la férocité des douleurs, & elle calme les vomissements; elle rend d'ailleurs les autres remèdes beaucoup plus efficaces. Souvent il faut la réitérer deux heures après.

2°. On donne, toutes les deux heures, soit qu'il y ait de la diarrhée, soit qu'il n'y en ait point, un lavement, fait avec une décoction de mauve, ou d'orge & de l'huile.

3°. On fait boire au malade une grande quantité de lait d'amande N°. 4., ou d'une tisane de fleurs de mauve, ou de celle d'orge, toujours tièdes.

4°. L'on tient continuellement sur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiède, & on les change toutes les heures, & même plus souvent; elles sont sèches presque d'abord.

5°. Si le mal s'opiniâtre; on met le malade dans un bain d'eau tiède dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la fièvre a fini, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux. Deux onces de manne & un demi-quart d'once de sel de *Sedlitz*, de *Glauber* ou d'*Epsom*, dissous dans un verre de petit-lait, purgent or-

dinairement très-bien, à cette époque, les hommes les plus robustes & les plus durs. La manne seule suffit pour les personnes délicates, & tous les purgatifs âcres seroient très-dangereux, vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux, après cette maladie.

§ 299. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des aliments ou des boissons échauffantes, &c.; souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent; & j'ai vu plusieurs fois, ces coliques naître après les remèdes chauds, (voyez-en un exemple, § 164.)

§ 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme, d'une colique assez forte, les douleurs revinrent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnées que par des vents, & elle espéra de les apaiser par beaucoup d'eau de noix, qui, bien-loin de produire cet effet, les rendit plus atroces, elles devinrent inouïes, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver: elle m'en demanda de grand matin; le pouls étoit fort, vite, dur; le ventre tendu; les reins souffroient beaucoup, les urines étoient presque entièrement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes, qui étoient ardentes, avec des douleurs très-fortes, elle alloit très-souvent sur la chaise, presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la lan-

gue, étoient effrayantes, & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit prise, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces, calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavements, & elle but quelques pots d'orgéade en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavements, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines, qui se troublèrent, déposèrent, & elle guérit; mais je suis persuadé, que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie. Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté, ou squirre, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§ 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac, peut dégénérer en abcès, comme celle de toutes les autres parties, & l'on doit croire qu'il s'en forme un, quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquents, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner, dans ce cas, que les boissons indiquées dans ce Chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abcès est quelquefois marquée par une petite défaillance suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans

l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premières selles. Il reste alors un ulcère dans l'intérieur du boyau, qui, négligé ou mal traité, peut conduire à une fièvre lente & à la mort, & que j'ai guéri, en faisant vivre uniquement de lait écrémé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement, avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abcès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très-grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici.

Colique bilieuse.

§ 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très-aiguës, mais elle est assez rarement accompagnée de fièvre, à moins qu'elle n'ait déjà duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vite, n'est ni fort, ni fort dur; le ventre n'est ni tendu, ni brûlant, comme dans la colique précédente; les urines coulent mieux, & sont moins rouges; la chaleur intérieure, & la soif, sont assez pressantes; la bouche est amère; les vomissements ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matières jaunes; souvent la tête tourne.

§ 303. On la guérit 1^o. par des lavements de petit-lait, & de miel, ou, si l'on n'a pas de petit-lait, par celui N^o. 5.

2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit-lait, ou d'une tisane faite avec la racine de chiendent ou gramen, & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel.

3°. En donnant, d'heure en heure, une tasse du remede N°. 32.; ou, si on ne peut pas se le procurer, une demi-dragme de crème de tartre, aux mêmes distances.

4°. Les fomentations d'eau tiède, & le demi-bain, sont aussi très-favorables.

5°. Si dans un sujet fort & robuste, les douleurs étoient aiguës, & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner, pour prévenir l'inflammation.

6°. L'on ne donnera de nourriture que quelques bouillons d'herbes, sur-tout d'oseille.

7°. Après avoir beaucoup délayé, si la fièvre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui qui est indiqué N°. 47. est très-convenable.

§ 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes; on la prévient par l'usage habituel de la poudre N°. 24., en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses, & le lait.

Coliques d'indigestions. Indigestions.

§ 305. J'appelle de ce nom, toutes les coliques qui sont produites, ou par trop d'ali-

ment pris à la fois, ou par des amas faits à la longue, chez les personnes qui ne digèrent pas parfaitement, ou par des mélanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des aliments mal sains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connoît cette espece, par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de mal-aise, qui viennent peu-à-peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les especes précédentes, qui sont sans fièvre, sans chaleur, sans altération, mais accompagnées de tournoiemens de tête, d'efforts pour vomir, de pâleur plutôt que de rougeur.

§ 306. Elles ne sont jamais dangereuses, à moins qu'on ne les rende telles par des soins mal entendus; il n'y a qu'une seule chose à faire, c'est d'aider les évacuations par beaucoup de boisson tiède; il y en a plusieurs également bonnes, comme l'eau tiède ou pure, ou un peu sucrée, ou un peu salée, du thé de camomille peu chargé, celui de sureau, du thé ordinaire, de la mélisse, il importe peu quelles, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'évacuent, ou par les vomissemens; ou par une diarrhée abondante; & plus ces évacuations sont promptes & copieuses, plutôt le malade est soulagé.

Si le ventre est fort rempli, & qu'il ne se fasse pas de débouchement, il faut donner des lavemens avec de l'eau tiède & du sel.

L'on aide aussi le dégagement des matieres, en faisant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuisent moins par leur quantité, que par leur qualité; alors le mal se dissipe sans évacuation, quand cette matiere irritante est noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'estomac, elles deviennent moins vives, & le malade est moins angoissé, dès que les matieres ont passé dans les boyaux, qui sont moins sensibles.

Après les évacuations abondantes & la cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche, un goût d'œufs pourris, qu'on dissipe en donnant quelques prises de la poudre N^o. 24., & beaucoup d'eau fraîche.

L'essentiel, c'est de ne prendre aucune nourriture, qu'on ne soit parfaitement bien.

§ 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge, pour arrêter les évacuations; mais il n'y a pas de pratique plus funeste; ces évacuations sont la seule chose qui peut guérir le malade; les arrêter, c'est ôter la planche à celui qui se noie; & si l'on réussit, on le jette dans quelques fievres putrides, ou dans quelque maladie de langueur; à moins que la nature, plus sage, ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose, & ne renouvelle les évacuations, au bout de quelques jours.

§ 308. Quelquefois, l'on a une indigestion, sans douleurs de colique bien sensible, mais avec de violents efforts pour vomir, une angoisse inexprimable, des défaillances, des sueurs froides; souvent même le mal ne

s'annonce que par une défaillance qui faïsit le malade tout-à-coup ; il perd l'usage de tous ses sens ; le visage est pâle, défait, il a quelques hoquets plutôt que des efforts pour vomir ; ce qui, joint à la petitesse du pouls, à ce que la respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac tendu, fait distinguer ce mal, d'une véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce degré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre, avec du sel & du savon ; ensuite on fait avaler, autant qu'il est possible, d'eau salée, & si cela est inutile, on fait fondre la poudre N°. 34. dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié ; & si, au bout d'un quart-d'heure, elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuse.

§ 309. Tous nos aliments, & toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres ; s'ils ne se digerent pas assez vite, ou si la digestion en est mauvaise, ce qui fait qu'il se développe plus de cet air, s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou si les intestins, se ferrant dans quelque point de leur longueur, empêchent que cet air ne se distribue également, ce qui fait qu'il s'en amasse beaucoup dans quelques endroits, alors l'estomac & les boyaux

sont tendus par ces vents, & cette tension produit des douleurs qu'on appelle colique ventueuse.

Cette espece se trouve assez rarement seule; mais elle se joint souvent aux autres especes dont elle est l'effet, & sur-tout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les symptômes. On la connoît par les causes qui ont précédé; parce qu'il n'y a ni fièvre, ni chaleur, ni altération; parce que le ventre est gros sans dureté, qu'il est inégalement gros; parce qu'il se forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le soulage, & que, quand il en rend par-dessus ou par-dessous, il est encore plus soulagé.

§ 310. Quand elle est jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle se dissipe par les remedes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule, & elle dépend d'aliments ou de boissons pleines d'air, comme le moût, la bierre, quelques fruits, quelques jardinages. On la guérit par un lavement, en frottant le ventre avec des linges chauds, en buvant quelque boisson un peu aromatique, & sur-tout du thé de camomille, auquel on peu joindre un peu de confection, ou même de thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fièvre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, mais c'est presque le seul cas de colique où

on le puisse, donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§ 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de coliques, c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on doit y remédier, sans quoi la santé se dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Coliques après le froid.

§ 312. Quand on a eu très-froid, sur-tout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué, peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les remèdes chauds & spiritueux sont très-nuisibles, mais qui se guérissent en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiède pendant long-temps, & en faisant boire beaucoup de thé léger de camomille ou de sureau.

La guérison sera encore plus prompte si le malade se met au lit, & peut un peu suer; sur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes, on donneroit des lavements.

Une femme s'étant trempée les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché, au gros de l'été, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira; on la purgea, le mal empira: on m'appella le troisième jour, peu d'heures avant sa mort.

Il faut, dans ces cas-là, si la douleur est excessive, & le malade d'un bon tempérament, saigner, donner un lavement d'eau

tiede, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau tiede; boire abondamment des fleurs de tilleul avec un peu de lait; donner ensuite un grain d'opium; &, si le mal ne cédoit pas, appliquer aux jambes des véficatoires, dont j'ai vu de grands effets.

§ 313. On voit par ce Chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remedes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner; & quand on ne fait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir à ces trois secours, qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavements réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede ou de thé de sureau en boisson. 3°. Des fomentations sur le bas-ventre; celles d'eau tiede sont à préférer à toutes les autres.

§ 314. Je n'ai rien dit des huiles, parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'espece de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé; ainsi j'en déconseille tout-à-fait l'usage, qui peut nuire à plusieurs égards.

§ 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette espece, qui sont souffrir plusieurs personnes pendant longues années; mais je crois devoir les avertir que leurs maux étant causés, le plus souvent par des obstructions dans les viscères du bas-ven-

tre, ou par quelque autre vice, sur-tout dans les organes qui servent à la préparation de la bile, ils doivent 1°. éviter, avec le plus grand soin, les remèdes violents, âcres, chauds, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs, &c. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guérison très-prompte, au moyen de quelque remède spécifique, & les regarder comme des Charlatans, entre les mains desquels il est très-dangereux de se mettre. 3°. Ils doivent se persuader qu'ils ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime approprié & exact, & d'un long usage de remèdes doux. 4°. Il faut qu'ils aient continuellement présent à l'esprit, qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux sont de ceux qui exigent le plus de connoissances & de prudence dans ceux qui les traitent.

C H A P I T R E XXII.

Du Miséréré, ou Passion iliaque; & du Cholera-morbus, ou Trousse-galant.

§ 316. **C**Es maladies emportent plusieurs personnes, dans les campagnes, sans qu'on sache souvent de quoi elles sont mortes; & la superstition attribue leur mort aux poisons donnés, ou aux sortilèges.

§ 317. Le Miséréré est la maladie la plus cruelle. Si les intestins se ferment dans quel-